

Franche-Comté, Monts Jura
février 1936 (n° 195)

(D'après l'original, Archives départementales du Doubs)

&

La copie in **Mémoire de maîtrise de géographie : Les crues du Doubs de Voujeaucourt à Besançon (de 1882 à 1984)**

Louvrier Patricia, 1985, 2 volumes, Université de Franche Comté, Faculté de Lettres
(Bibliothèque Universitaire Megevand, Besançon)

Les inondations de Janvier 1910 à Besançon

La France vient de connaître des inondations désastreuses et notre province a été particulièrement menacée par la crue de ses rivières. Les habitants des villes se sont reportés par la pensée à l'année 1910, fertile en catastrophes pour les Comtois. Nous avons demandé à M. Adrien Nicklès de nous rappeler les phases de l'épreuve qui mit dans un si triste état la capitale de la Franche-Comté.

LE 20 janvier 1910, dans le courant de l'après-midi, la trompette de la ville prévint les habitants de Besançon d'avoir à prendre leurs précautions en vue d'une forte et subite crue du Doubs. En effet, pluie, neige, grêle, orages, avaient fait prévoir la hausse des eaux. Mais y avait-il lieu de s'affoler ? On avait eu déjà des alertes de ce genre. On avait le temps de voir venir. Les riverains du Doubs en seraient quittes pour déménager leurs caves. Mais les eaux montaient à un rythme inquiétant. Le courant prenait une allure de torrent. Il entraînait dans sa course impétueuse des quantités de bois qui venaient heurter les piles des ponts, formant barrages. Bientôt les berges furent atteintes et les eaux débordantes vinrent se déverser avec fracas et violence dans toute la partie basse de la ville, semant la terreur sur tout le parcours des flots en furie, jetant la consternation et l'angoisse parmi les habitants des maisons battues par l'eau.

La poussée par les « huit trous » transforme la place Labourey en lac. De là, par la rue des Boucheries l'eau s'engage dans la Grande-Rue et va s'engouffrer dans la rue Pasteur pour rejoindre en torrent les rues du Lycée, de la rue Girod de Chantrans et du jardin de l'hôpital. Un torrent des plus violents, descendant du pont de Battant, rejoint celui qui pousse de la place de la Révolution et va s'engouffrer dans la rue

Poitune où il arrache les pavés et marches d'escalier qui finissent par former, avec des bois accumulés et des objets mobiliers, un barrage colossal. L'eau, dans cette malheureuse rue, monte jusqu'au premier étage jais-
sant à peine aux habitants terrorisés le temps de se réfugier aux étages supérieurs.

Toute la surface de l'eau est couverte de bois qui, entraînés par le formidable courant, viennent, avec un fracas inquiétant pour la solidité du pont, buter contre les piles, s'accumulent, formant un énorme barrage qui oblige le torrent à franchir les berges.

Dans sa fougueuse allure ininterrompue, l'eau, par la rue de la République, s'avance jusqu'à la rue des Granges. Rue Bersot, square Saint-Amour, rue Proudhon, rue de Glères, les remparts dérasés, le Petit Battant, sont envahis simultanément. Seules, dans la partie haute de la ville, les caves sont indemnes, ou à peu près. Elles sont tout de même, jusqu'à la place Victor-Hugo, plus ou moins imprégnées d'humidité.

D'autre part, la gare d'eau de Chamars, le chantier Greset, le jardin de la Préfecture, sont totalement noyés.

Les gens se précipitent à la mairie, angoissés, affolés. S'il y en a qui parviennent à gagner leur logis à pied sec, d'autres, nombreux, se trouvent dans l'impossibilité de rejoindre leur domicile, leur famille. Dans les caves c'est une sarabande navrante de bonbonnes, de futailles, de bouteilles qui s'entrechoquent, se brisent avec un fracas qui épouvante les occupants des maisons, d'autant plus qu'ils se sentent désarmés dans une lutte impossible contre cette tumultueuse invasion du flot jaunâtre et boueux.

Une péniche, à Rivotte, s'en va à la dérive. Après des efforts surhumains le Génie réussit à la ramener. Ce sauvetage des malheureux bateliers fut des plus émouvants.

Les barques lavandières en général sont très éprouvées. Celle de

de Bregille va s'échouer à Micaud. Celle de Tarragnoz s'arrête, brisée, au pont de Velotte. Au milieu de craquements sinistres les autres barques sont menacées de voir leurs amarres arrachées. Elles sont maintenues et sauvegardées grâce aux efforts indescriptibles des braves du génie. Au bruit assourdissant du flot, à celui des terribles coups de bélier des bois contre les piles des ponts, se mêlent le bruit du vent et les coups de sifflet du commandement. C'est lugubre.

Nos troupes du génie et nos pompiers ont été héroïques au cours de ce sinistre. Ils ont provoqué l'admiration de la population tout entière. Les uns et les autres rivalisèrent de zèle, tant pour le ravitaillement des assiégés que pour opérer des sauvetages par les fenêtres. Ils n'hésitaient pas, au risque d'être enlevés par les remous, à se jeter à l'eau pour pousser leurs barques, quand la situation le commandait, ou pour arracher au désastre objets mobiliers ou autres qui pouvaient être sauvés. Un magnifique mouvement de solidarité poussait la population à collaborer à ce périlleux sauvetage. On signalait entre autres l'aventure d'un épicier qui avait failli se noyer dans sa cave.

L'eau avait envahi l'usine à gaz. L'extinction complète de la lumière, dans la nuit du 20, rendit la situation plus tragique encore. Le bruit des rafales y contribuait, avec le bruit rythmé des rames, le clapotement de l'eau, et, dominant tout ce vacarme, les coups de bélier contre les ponts.

Au 5^e d'artillerie les écuries sont submergées. Les chevaux ont de l'eau jusqu'au poitrail. On les évacue à grande peine dans la cour de Granvelle et aux abattoirs.

Au Musée, les eaux déposent des boues limoneuses dans les sarcophages. Au Temple du Saint-Esprit, elles atteignent la hauteur des globes.

Le stationnement est interdit sur les ponts, à partir de neuf heures du soir. Sur le pont de Battant, le spectacle est grandiose et terrible à la fois.

Le centre de la ville est complètement isolé, nombre de rues sont inabordables.

Le vendredi 22, devant l'impétuosité du courant, la troupe est obligée de renoncer au ravitaillement jusqu'au lendemain. Dès la veille des patrouilles de pompiers et de soldats porteurs de torches parcourent les rues. Dans la soirée du vendredi, la municipalité fait placer des bougies et des lampes à pétrole dans les reverbères. Les façades sont éclairées. Tous les moyens

sont mis en œuvre pour lutter contre l'obscurité. Ce sont de véritables lumières de catafalque.

Le 23 l'eau commence à se retirer. Le dimanche 24 on commence à constater l'intensité des dégâts. Près de la porte de Notre-Dame, la chaussée est effondrée. En ville, l'aspect est lamentable. Le mur du petit lycée s'est écroulé sur une longueur de plusieurs mètres. Au quai de Strasbourg, les trottoirs sont défoncés. La pauvre rue Poitune est lamentablement ravinée. Près du quartier d'artillerie, il s'est formé un trou de huit mètres de long sur une profondeur d'un mètre. Place de la Révolution, il n'y a pas une maison qui n'ait subi de graves dégâts, planchers soulevés, mobilier complètement détérioré. Il en est de même dans les rues avoisinantes, Paris, Glères, etc. Les commerçants de ces quartiers sont en grande partie ruinés et ont vu perdre en quelques heures le fruit de leur travail et de leurs économies. A l'angle de la rue de Glères, il y a une accumulation de marchandises perdues, noyées dans un tas de boues : légumes, chocolat, pâtes alimentaires, épices de toutes sortes, débris de meubles. Dans la maison Régey et Scheck les pertes en sucre et en savon sont incalculables.

Les ravages aussi sont grands dans la rue de la République. L'Hôtel de l'Europe a eu ses tables couvertes d'une couche de boue limoneuse. Il en est de même pour les marchandises de la maison Burdin, laquelle, en plus, a failli être incendiée à la suite de l'inflammation d'un récipient de carbure au contact de l'eau. Les pompiers réussirent à parer à toute éventualité. Au Petit Battant des murs ont été lésardés.

De l'énorme quantité de bois accumulé dans les chantiers de Novillars, une seule pile a résisté à l'assaut. Les eaux, pendant quelques jours, ont continué à charrier de lamentables épaves.

Les banques, Société Générale et Crédit Lyonnais, dont les caves ont été inondées, invitent leurs clients à venir vérifier le contenu de leurs coffres.

Mais, quelles que soient les circonstances, jamais Gavroche

ne perd l'occasion de faire des siennes. Un groupe de bruyants gamins descend en courant la rue du Capitole en criant : La baleine ! La baleine ! Une foule de plus en plus grossissante vient s'arrêter au coin de la rue Bersot pour tâcher de voir cette baleine qu'on dit échouée près du quartier d'artillerie... C'était une baleine, en effet, une baleine de parapluie ou de corset qu'un des loustics avait ramassée dans la boue.

Adr. NICKLÈS.